

Ingersoll, Thomas N ., *Mammon and Manon in Early New Orleans: The First Slave Society in the Deep South, 1718-1819* (Knoxville, The University of Tennessee Press, 1999), xxv-490 p.

Pierre H. Boulle

Volume 53, Number 4, Spring 2000

Histoire des Premières Nations : nouvelles lectures et nouveaux problèmes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/005338ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/005338ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boulle, P. H. (2000). Review of [Ingersoll, Thomas N ., *Mammon and Manon in Early New Orleans: The First Slave Society in the Deep South, 1718-1819* (Knoxville, The University of Tennessee Press, 1999), xxv-490 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 53(4), 618–620. <https://doi.org/10.7202/005338ar>

INGERSOLL, Thomas N., *Mammon and Manon in Early New Orleans: The First Slave Society in the Deep South, 1718-1819* (Knoxville, The University of Tennessee Press, 1999), xxv-490 p.

En 1947, l'ouvrage de Frank Tannenbaum, *Slave and Citizen*, proposait une thèse selon laquelle le traitement des esclaves dans les Amériques aurait dépendu de la culture de chaque type de colonie. Les colonies de l'Espagne catholique auraient eu le système esclavagiste le plus humain,

celles de l'Angleterre protestante, le plus dur, tandis que celles de la France auraient constitué une condition intermédiaire. La thèse de Tannenbaum et ses corollaires culturels, bien qu'encore soutenus par certains historiens et non des moindres, ne sont pas nécessairement partagés par tous ceux qui travaillent sur l'esclavage. Encore fallait-il les tester. C'est la tâche à laquelle s'attaque Thomas Ingersoll, en prenant un cas particulièrement approprié, celui de la Nouvelle-Orléans, c'est-à-dire la partie la plus développée de la Louisiane, où l'esclavage a dominé dès les premières années du Régime français. La Nouvelle-Orléans possède deux caractéristiques particulièrement utiles à cette étude. D'une part, l'établissement a vécu sous chacun des trois régimes analysés par Tannenbaum (créée par les Français en 1718, la Nouvelle-Orléans est passée sous l'autorité espagnole en 1765, pour être vendue avec le reste du territoire louisianais aux Américains en 1801); d'autre part, ses archives permettent une étude approfondie du tissu social, grâce au système notarial hérité du Régime français, ainsi qu'à de riches séries de registres paroissiaux et de fonds judiciaires. À partir de ces documents, Ingersoll rejette les thèses «culturelles» et démontre de façon convaincante que, malgré les origines «latines» de la plupart des planteurs de la Nouvelle-Orléans, les rapports sociaux qui régissaient cette société pendant le premier siècle de son existence, quel que soit le régime sous lequel elle fonctionnait, étaient «remarquablement semblables à ceux de la société esclavagiste du littoral virginien [*the Virginia Tidewater*]» (p. 316).

Si la culture et la religion de chaque régime n'ont eu qu'un effet mineur sur la société de la Nouvelle-Orléans, quels sont les facteurs qui expliquent son organisation? Ingersoll, qui n'a pas peur de se prévaloir encore de l'analyse marxiste, suggère qu'il faut les chercher dans les rapports de classe qui gèrent cette société, et en particulier dans la détermination de la classe des planteurs de préserver sa domination sur les esclaves. Comme l'auteur ne cesse de l'affirmer, quelle que soit la vision métropolitaine du régime en place, ce sont les planteurs qui adoptent les lois et imposent leurs coutumes, afin qu'elles satisfassent leurs besoins et perpétuent leur domination. Ce sont eux aussi qui imposent à leur profit une solidarité de race sur les Blancs non propriétaires, et c'est aussi eux qui empêchent, par tout un appareil répressif, toute possibilité de solidarité entre les Noirs libres et esclaves, entre les Noirs et les gens de couleur. Ainsi, la Nouvelle-Orléans «nous offre un des meilleurs exemples de l'extraordinaire ressort de la solidarité de classe des propriétaires

d'esclaves» (p. 317). Le poids des intérêts économiques auquel s'ajoutera après 1803 le rôle commercial grandissant de la ville en tant que port principal du Sud des États-Unis fait que «Mammon», le dieu de l'argent, prendra le pas sur «Manon», la vision sexuelle de l'exploitation des esclaves par les maîtres, vision qui donne à la Nouvelle-Orléans au tournant du XIX^e siècle sa réputation de débauche, mais qu'Ingersoll qualifie de mythe pour la période qu'il étudie.

Voici donc un livre utile, bourré d'informations précieuses quant aux rapports sociaux à la Nouvelle-Orléans au cours du premier siècle de son existence. L'auteur, qui fait preuve d'une bonne connaissance de la littérature locale, notamment de celle traitant de l'esclavage en général et dans diverses colonies, en particulier du sud des États-Unis n'a pas peur de prendre à partie les thèses avancées par ses aînés. Toutefois, l'ouvrage sent encore ses origines dans une thèse universitaire. Son organisation en trois parties, chacune divisée en chapitres traitant séparément de la société des Blancs propriétaires ou non, de la situation des esclaves et des affranchis, puis des rapports entre les Noirs et les Blancs, crée bon nombre de répétitions et rend la lecture à l'occasion fastidieuse. Par ailleurs, un certain déséquilibre existe entre la troisième partie, qui traite de la période «républicaine» et qui s'appuie sur les meilleurs ouvrages de l'historiographie américaine, et les deux premières, pour lesquelles la recherche bibliographique est beaucoup moins poussée. Pour ne prendre que deux exemples, si l'auteur s'était référé à de récents travaux sur le sujet, y compris l'ouvrage de Sue Peabody («*There Are No Slaves in France*»: *The Political Culture of Race and Slavery in the Ancien Régime*, New York & Oxford, Oxford University Press, 1996), il lui aurait été difficile d'adopter la description quasi caricaturale des lois françaises sur le séjour des Noirs en France, y compris la lecture erronée d'un document et la mauvaise traduction d'un autre (p. 141-142). De même, sa description du système d'exploitation espagnol en Amérique latine (p. 212) semble issue d'une lecture approximative de l'excellent mais difficile ouvrage sur lequel elle se base.

Cela dit, *Mammon and Manon in Early New Orleans* présente, pour la première fois et dans un contexte comparatif utile, une sérieuse analyse sociale du système esclavagiste au cours du premier siècle de son existence. Les derniers chapitres, sur la période américaine, et surtout le chapitre 11, valent à eux seuls la lecture de ce livre.